

TRRBL.
LES JUNGLES
Claire Von Corda



CRTT

Les molaires de nos noces martèlent la carotte et emplissent mon cerveau de bétonnière en action.

Noyer le sacre de nos années, dans des vacarmes de crocs, les dents font.

Et c'est comme un deuil froid dans le creux de mon estomac.

Je me suis prise une voiture.

La mastication de notre empire s'ébruite en rude orange et remplit les pensées d'échafaudages en chantier.

Lyncher les chants de notre ancien, contre le légume cru, la bouche cogne.

Et c'est comme une odeur de fin dans la marque de l'aine.

Je me suis prise un camion.

La langue de notre mythe malaxe la pâte
acide et tapisse ma tête de manœuvres en
foreuses.

Saigner la liturgie de nos journées, dans le
liquide chaud, la gorge avale.

Et c'est comme un ongle froid à la place des
serres dédoublées.

Je me suis prise un bulldozer.

Et tout est dans la rue. Et je n'y comprends
rien.

Je vois les coloquintes sur l'électrique.
Chaque toucher est pourriture, c'est genre
comme ça que je le sens.

Ça s'estompe en silence. Nous y sommes.

Et tout tombe en poussière. Et je ne m'en
fous pas.

Je fixe le néfaste sur les maçons. Chaque
trait est l'heure de ma retraite, c'est genre
comme ça que je me sens.

Ça s'envoie en aveugle. Je n'y suis pas.

Je ne suis que glace, que mer, que barge à
vélo sans frein.

Mais l'arthrose de mon dos, comme un
vieillard, me cloue assise, le cul par terre.
Je me suis prise un tombeau.

DANSEUR

Et je flingue ma glande pinéale à coup d'acide en litre que je m'enfile sous le pan du mur coupé.

Pour que ça ne respire pas.

Des grammes de détergent coulent dans les veines et carbonisent l'anatomie.

Avec les additifs baignant dans le biliaire, je ruine mes ovocytes, si admettons je comptais enfanter.

Parce que les molécules des endorphines tombent en poussière quand ça se noie.

Et je bousille ma glande lacrymale par des cuillères de soude que j'ingurgite face au plan des plaques usées.

Pour que ça ne reste pas.

Les gaz d'aspartame remplissent les tubes du digestif, et consolident calcium.

Avec les particules javellisées dans mes

poumons, je détruis mon quota cardiaque, si admettons je comptais continuer.

Parce que la poudre de fluor se cimente en caillots quand ça me broie.

Mon corps en laboratoire, comme un cercueil de luxe est en version disparition. En civière entravée, il enterre les cellules en bonne santé sous des mètres de ligaments épais.

Les terminaisons nerveuses ne répondent pas, j'ai de la chance, les muscles sont atrophiés.

Et à défaut d'être leucémique et de couvrir une maladie chronique, c'est le capital du médical que je serre en calfeutrant les bénéfiques, épiluchures de fruits pourris, sous le comptoir des crocodiles, gardiens de mon mental.

Et à défaut d'être vieille et de mourir sous le seuil de pauvreté, c'est les chiffres des analyses que j'annule en enterrant les radiations, armoire à pharmacie, sous le plastique des retraités, zombies de mon cerveau.

Le patient suivant s'enfuit, je te regarde. En attendant, nous sommes en vacation.

GTTR

Quand je tends le bras sur le matelas, ce n'est pas du vide au travers, c'est ton corps que je touche.

Même si les monstres de la chambre dorment sous le lit, quand l'alarme va sonner, l'alarme sonnera, c'est par la fenêtre qu'ils regarderont. Et je ne suis pas seule.

Ça me possède, me prend, ils me pèsent.

Je deviens leur demeure cernée qui pourrait se consumer à chaque instant.

Et puis le manque et la fatigue.

Quand je danse le soir dans la cuisine, ce n'est pas personne mon cavalier, c'est ton être tout entier qui vole à mes côtés.

Même s'il est tard dans les journées interminables qui jamais ne se couchent, quand l'espace va s'ouvrir, l'espace s'ouvrira, c'est dans la géographie qu'elles déclineront.

Et je n'ai plus de temps.
Ça m'impatiente, me hâte, elles me hantent.
Je ressens l'usure puissante qui pourrait se
calmer à chaque instant.
Et puis le poids et l'écrasement.

Quand je parle le matin par la fenêtre, ce
n'est pas le silence qui fait écho, c'est ta voix
lointaine qui me répond.

Même s'il est long le mois pluvieux qui
jamais ne tombe, quand la distance va
stopper, la distance stoppera, c'est dans les
horloges qu'il s'oubliera. Et je ne sais plus
conduire.

Ça me broie, me bousille, il m'emplit.
Je sens la vieillesse prématurée qui pourrait
s'apaiser à chaque instant.
Et puis le vide et le néant.

Mais pour l'instant, quand tu es au loin, que
tu restes au loin, le dos se coince et les dents
chutent.

BLCN x 3

Quand je sortais le matin sur le balcon du jour pété pour fumer une clope foireuse, c'est une superposition en vrac que je voyais se tordre dans l'angle droit du béton froid.

La dame pinpin de ma banquette peut rire de loin, mais dans ma tête, ce n'est pas un filtre Instagram sur lequel mes yeux font le point.

La baie vitrée est à fermer. Ça évitera l'odeur. Son crâne repose sur notre table.

Quand je prenais un autre café sur la terrasse du jour merdique pour toujours une cigarette, c'est la toile d'araignée que j'observais descendre sur les chaises pliées des voisins en contrebas.

Les chaînes d'acier du train, rapides peuvent avancer, c'est une rengaine de morve qui fait comme un murmure dans mon cerveau.

La pluie finira par passer. Ça évitera le bruit.

Les pneus des voitures glissent.

Quand j'ai enfin fini et que le temps vaseux s'est étiré à midi, c'est son corps faussement endormi que j'entendais raconter la difficulté du feu trajet.

Les filles d'à côté de la cabine peuvent embrouiller mes souvenirs, c'est les relents de nos vestiges qui fonctionnent mal dans ma cervelle.

L'après-midi va commencer. Ça évitera l'ennui. L'esprit se dit calmé.

Et dans le giratoire de mon esprit en sens inverse, aujourd'hui, c'est un peu, c'est comme, si constamment tu me manquais. C'est un peu, c'est comme si je traînais sans cesse et sans arrêt ma conne de carcasse d'échec en échec pour un peu mieux pourrir tes jours, mon amour.

Mais quand je sortirai, la prochaine fois, sur ton balcon du jour suivant, la prochaine fois, je sortirai et tout aura changé. J'arracherai le seuil et nous aurons changé.

Parce que tout pour toi.

À moins que, la prochaine fois, quand je sortirai sur ton balcon du jour futur, cette prochaine fois, je sauterai de l'étage premier et finirai avec mes côtes cassées.

Lamentable.

BALMA – GRAMONT

Je sens le tournant de mon abdominal gauche se fendre et se tordre dans la matinale en bus du seuil du soleil. Et ça manque de chaleur malgré le pollen.

La jauge est remplie et sans être dans la souterraine, ce n'est pas moi qui bouge, c'est le véhicule qui circule.

Les cellules en explosion de chaos imminent ce matin, plongent et percent jusqu'à la rétine. J'en perçois le karma lumineux des voitures.

Sur l'attente du parking de l'aire de métro, la couleur qu'il irradie est la fluorescence de leurs états d'âme jadis métalliques. Le temps passe sans que jamais les choses ne changent.

L'aura presque arc-en-ciel autour des tôles pleureuses des commodités à l'arrêt, éblouissent et irritent l'axe optique. Je vois le halo dégagé des bagnoles.

Sur l'inertie du bitume sans voix, le fantôme qu'il diffuse dans le plexus des atomes, est la phosphorescence en ébullition de leur chakra menteur. Les heures marquent sans que jamais rien ne se fixe.

Et ce n'est pas un attentat, c'est juste le trajet foireux dans le pliant des méandres de mon colon. La colite névralgique part mal et j'ai comme un caillot de sang à chier.

Le jour est bientôt levé en entier et quand alors, je retourne dans les galeries de la ville modérée, le zombie du mental s'enfonce en cabas et étire la nuit du long weekend de jour férié.

Pour m'extraire davantage au réel.

K.U

Dans l'accordéon matelassé des méandres noirs, ça se gonfle et s'expire comme un torticolis le matin.

Quand le métro tourne dans les tunnels du mec qui fait du rap, ce n'est pas moi qui souffle, c'est le moteur.

L'allure des faux ministres devient un mauvais film que je regarde en streaming. Et je ne suis pas qu'amour.

Dans le défilement furtif des loupiotes mal éclairées, se dessinent et s'indiquent les dures journées des automates.

Quand un alien croît dans les tubes intestinaux, ce n'est pas moi qui me construis, c'est de la bile.

Les déguisés en habits de squelette transforment le train fantôme en foire

macabre. Et je ne suis pas que joie.

Dans la succession hâtive des stands de tir d'hommes politiques, se dégustent et se gavent des smoothies aux graines goji.

Quand le wagon freine à mon arrêt au nom profane, ce n'est pas moi qui sors, ce sont les balles.

Et je ne suis pas compassion.

Et le sucre des pommes d'amour devient la sève qui dégouline et colle aux doigts.

Il dit qu'il ne sait pas, j'entends l'écho des chiens, l'espoir tombe en fracas.

Alors je tente d'avancer. Et quand je marche dans les souterrains des couloirs sans fin, c'est par le grand rétroviseur que j'essaie de capter quel reflet de moi je vois. Et je m'engouffre en équilibre sur le rebord des quais privés pour approcher l'immense miroir à l'angle aveugle et obstrué. Je

continue les pas, menace de déraper, mais ça n'a rien d'un attentat ou d'un suicide risqué. À peine, peut-être l'appel à l'aide.

FUTUR

C'est tard dans l'heure quand d'étagères en étagères, elle glisse dans le supermarché la nuit.

Son fantôme erre dans les bocalux de cornichons et je croise son iris à travers les biscuits qui se morcellent. Abandonnée depuis longtemps, elle a perdu le nord et cherche encore l'issue.

Et nous nous promenons dans la grande surface.

Tous les matins on peut la voir, son caddie d'une autre époque, son crâne chauve, ses dents qui se disloquent.

Elle observe les années qui passent sur l'étiquette des emballages et devine la météo par les traces des épluchures, sur les

légumes au rayon frais.

Boiteuse et saccadée, ses pas renvoient des sons de mécaniques. Pareilles à des hoquets d'écrous, ses articulations bancales craquent dans sa démarche. Ses escarres sur la peau grouillent d'insectes collés et, squelettique, sa mâchoire tremble.

Chaque samedi, c'est la même chose. Le rituel de ses sorties.

Et tous les deux, nous choisissons les surgelés.

C'est vers midi quand dans les vastes allées, elle pose enfin ses yeux sur moi. Elle tend son bras poilu et par son ongle carencé, annonce et prévoit de sombres prophéties. Me dit que je suis elle, et qu'elle est moi, que de se sauver je dois en faire le deuil. Pour que son esprit enfin puisse reposer en paix. J'ai du mal à tout saisir. Tu es parti chercher

les piles.

Maintenant je suis à nouveau seule. Je la sens à son tour, m'espionner et me poursuivre. Sa voix plaquée à mon oreille murmure des inepties, me fait sentir comme un déchet, mon propre gâchis.

Alors ce matin, ce jour, avec toi j'aurais pu tout espérer, mais par force et de grâce, je n'en ferai rien.

LW DW

Puisque les supers veulent s'envoler facile,
ce soir, oui ce soir, je serais allée voir Bruno.

Il paraît que les titans vont repeindre les
façades, avec la tête d'une femme dessus,
verte.

Pour la vanne et la flore.

Et l'enfant en bas âge, enfermé dans la
poussette, me regarde passer dans sa bave
vide. Ça ne transpire rien, pas d'amour, ni de
paix.

Et au lieu de bloquer sur les échelles qui se
construisent et se démontent, j'erre dans la
ville en trouvant que sans toi elle est vide.

Puisque les colosses vont trucider tranquille,
ce jour, oui ce jour, je serais allée observer le
Rouge.

Il paraît que les chasseurs vont refaire la

chaussée. Avec de grands bras mécaniques, étrangers.

Pour la thune et l'accès.

Et les êtres chers, agités aux fauteuils, ne me souviennent pas dans leurs tisons. Ça ne bouscule rien, pas de haine, ni de violence.

Et au lieu de prendre les derniers numéros, je deviens pour t'attendre, cette femme qui rage en boubou et turban. Ou celle énorme dans le métro, un minus sanglé sur le dos. Je suffoque.

Puisque les mastocs peuvent s'armer de laser, demain, oui demain, je serais partie faire le compte du temps.

Il paraît que les pirates vont bétonner les pavés, par les cris de leurs corps, martelés.

Pour le style et l'ailleurs.

Et puis la gardienne des fers, camouflée dans l'entrée, m'empêche de rentrer dans le cadre garé. Ça ne reflète rien, pas d'icône, ni

d'espoir.

Et au lieu de parler la langue d'ici, je me fonds aux Chinois du dessous, pour pouvoir, près de toi, me coucher dans leurs draps. Ou alors, à la veuve esseulée qui parle aux fantômes qui ne répondent pas. Je suffoque.

Et ça ne transporte rien, pas d'élan, ni d'envie.

Mais au lieu de penser et réfléchir au plus tard, je suis l'obèse alcoolique, qui promène son chien au lavomatic, pour blanchir avec toi notre linge qui encore sent l'odeur de la fin.

Toujours, j'en suffoque.

LS VGL

Y a eu un flash dans l'espace, et les cloches ont sonné.

Quand j'ai sorti la tête au-dehors, les javelots massacres ont zébré l'atmosphère et je me demande où sont partis les soignants.

Les voitures font corps au béton, avancent, gigantesques capricornes plombés de soleil et renvoient mon image partout sous les yeux.

C'est comme une armée d'immenses cloportes rampants, je ne sais pas quoi en tête, quelqu'un m'a fait ça il y a longtemps.

Et j'ai un trou dans mon tee-shirt.

Y'a eu un éclair dans le ciel, et les portes ont tonné.

Quand je suis allée dans la foule du dehors, les flèches glorieuses ont marqué le haut dôme et j'ignore où sont assis les simples.

Les élégants se fondent à l'urbain, déplacent,

majestueux cétacés, leurs ombres à la rue et absorbent mon corps sous les fanons de leurs membres.

C'est comme l'invasion des mers du lointain, je ne connais rien à rien, personne ne m'attend au terme.

Et j'ai un trou dans mon tee-shirt.

Y'a eu un cri dans les airs, et la voûte s'est ouverte.

Quand j'ai marché sur le matin des heures mornes, les éclats de secours ont sabré l'Élysée et je cherche encore le retour du puissant.

Les aveugles s'accompagnent en cordée, ponctuent, bancaire colonie, de rires hagards mon silence et hurlent en abois lorsque je leur effleure la main.

C'est comme la longue plainte des brames la nuit, je suis apocalypse, le monde regarde ailleurs.

Et j'ai un trou dans mon tee-shirt.

ROME

Les roses et gluants flocons d'huile fondent en crème opaque dans le bocal sur le comptoir. Parce que le soleil tape par la fenêtre et passe juste au-dessus. Ma tasse anti-fracas devient lézard, se met à ramper en destruction de bris de sucre. Et c'est presque réel.

Les minutes de midi gouttent compte à compte, et s'effile l'eau, s'étalent les graines dans l'aquarium.

Puissé-je être vraie.

L'immense bloc en carrelage, qui fait office de table, devient la piscine blanche des épices et vinaigres en tout genre. Les cuillères se forment en arbres de noix de coco.

Et le soleil mollusque, étouffe et rend tout ça trop sirupeux. Ça colle aux doigts. Des

flacons, sortent des insectes pailletés qui racontent l'Amazone. Et ça devient presque réel.

L'heure du repas tourne au ralenti, et s'estompe le matin, et s'annonce la sieste.

Puissé-je être vraie.

Les morceaux de roux sucré, se caramélisent en mouchérons aux ailes de nacre. Les rayons de l'été s'y répercutent comme des miroirs. Les lucioles flamboyantes vibrent sous le pouls d'un animal caché. Le micro-ondes menace de dégringoler et la bouilloire laisse échapper des herbes grasses.

Dans la moiteur du centre chaud, des feuilles épaisses grandissent au son du souffle de majesté. Et je suis presque réelle.

Le temps des mets se fait lenteur, et transpire la serre, et gambergent les fleurs.

Puisse cela être vrai.

Les carreaux craquent sous le poids des cornes d'un rhinocéros enfermé sous le meuble. Parce qu'ici tout n'est que leurre, on l'entend ruminer si la radio se coupe.

Quand j'ouvre le placard, son souffle grave alourdit l'air, je sens l'odeur de carapace.

Alors je creuse sous l'évier, je peux apercevoir son œil. Calme, il transpire coincé dans l'étuve du bunker surchauffé par la lumière, surchauffé par les plaques, par l'électricité de l'eau. Tout fond sur sa gueule, la vapeur sort des naseaux.

Et il est presque réel.

Le ralenti des volatiles tombe en torpeur, et grandit la flore, et s'accroît la jungle.

Puisse cela être vrai.

Mais je prends le cutter et, lambeaux par morceaux, arrache et démonte l'étagère et le plan de travail. Le rhinocéros glorieux, libéré de sa prison, ne fait rien, reste sobre et me contemple.

Les vieilles et usées baskets à mes pieds, gonflés de chaleur, arpentent son dos et le chevauchent d'un geste mal assuré. Parce que la distance ici sera longue, que tu es loin, et qu'il faut un cheval de course, mon amour.

Je le sangle et l'amorce, lui indique le chemin et dans un barrissement de caverne, il se cabre et jaillit dans la cour. D'un bond, ses ongles de marbre broient le bitume sous son passage. Ses sabots de plomb nous transportent à travers les rues goudronnées, nous font traverser la ville, les rues, les avenues, les autoroutes sans limite de vitesse.

Nous laissons derrière nous, le 10 m² en ruine de vivarium.

Nous venons au-devant retrouver ton chez-toi qui attend nos tropiques.

Et puisse cela être vrai. Quand nous serons réels.

©éditions. **N**ifait
àfaire
www.editions-nifaitniafaire.fr

Illustrations : Julien Cardaillac

Police d'écriture : Lora et Glacial indifference.

Achévé d'imprimer en mai 2021

isbn 978-2-9569872-7-7

